

La petite fille s'avança, comme un rêve

L'exposition Philippe Parreno, au Palais de Tokyo, bouleverse les conventions.

ART CONTEMPORAIN

Guy Duplat

Envoyé spécial à Paris

Pour les amateurs d'art actuel, il y a un duo d'expositions à ne pas rater à Paris : celle de Pierre Huyghe au Centre Pompidou (dont Claude Lorient a parlé dans "La Libre" le 4-11) et celle de Philippe Parreno au Palais de Tokyo. Elles forment un duo car chacune réinvente avec succès, l'idée même d'exposition, en bouleversant ses codes habituels. Plus de rétrospective, d'accrochage, de parcours obligé, plus d'auteur au sens classique (au profit souvent de collaborations), des expos conçues comme des œuvres totales. Chez Pierre Huyghe, on croise même un essaim d'abeilles vivantes, d'étranges crabes dans des aquariums et un lévrier à la patte rose qui trotte dans les salles en suivant un homme dont la tête est remplacée par une lampe. Chez Parreno, on a la surprise de se retrouver devant une petite fille qui vous parle doucement.

Il s'agit pour les deux artistes de changer nos a priori, de désarçonner pour nous impliquer dans un processus artistique interrogeant le monde d'aujourd'hui. Ils le font avec ambition (Parreno occupe l'entièreté du Palais de Tokyo) et font du parcours une expérience ludique, mais aussi une aventure des sens.

Philippe Parreno, né en 1964 à Paris,

et qui a plusieurs fois travaillé avec Pierre Huyghe, a installé une vraie dramaturgie au Palais de Tokyo. Il en a l'habitude. Il a déjà mis en scène des ventriloques, joué sur les fantômes, organisé une expo qui, le temps d'une soirée, se mua en fête.

Ici, dès l'entrée, le visiteur est d'abord aveuglé, comme s'il fallait se vider de toutes nos images.

Toute l'exposition est conçue comme une seule grande installation, un grand "automate" dit Parreno, placée sous le signe de Petrouchka, la musique de Stravinsky jouée sur quatre pianos sans pianiste (la musique est interprétée par le pianiste Mikhaël Rudy). Les pianos à queue sont placés dans quatre coins du Palais. Petrouchka, c'est le pantin qui dit : *"Maintenant que tu m'as tué, je suis en vie."*

Marilyn

Impossible de résumer une exposition comme celle-là, comme il est difficile de synthétiser l'art de Pierre Huyghe ou de Philippe Parreno qui n'ont de cesse d'échapper aux schémas habituels. Parreno parle encore de son expo comme d'une "choregraphie mentale".

Dans une salle, on ne peut voir les œuvres (d'artistes invités par Parreno dont Liam Gillick) que lorsque la lumière s'éteint. Sinon, elles se cachent derrière des monochromes, tout en se rechargeant à la lumière pour devenir lumineuses dans

l'obscurité.

Dans un mur, une vraie bibliothèque qui peut basculer et ouvrir sur une salle où sont exposés des dessins de John Cage mais, chaque jour, un dessin de Cage est remplacé par un autre de Merce Cunningham.

Une grande vidéo fait émerger le fantôme de Marilyn Monroe. La caméra filme lentement son appartement au Waldorf.

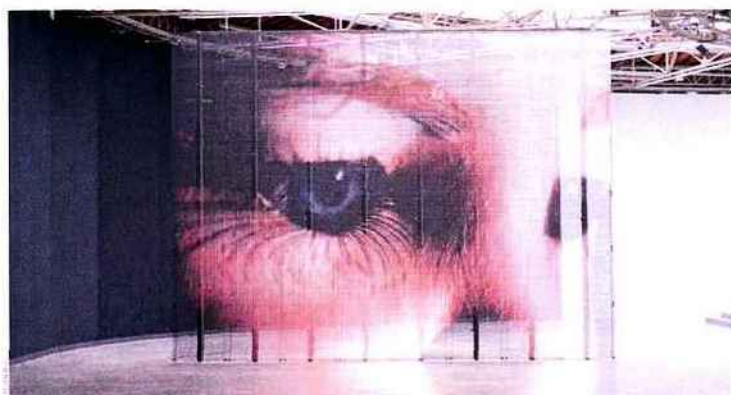
Une grande vidéo fait émerger le fantôme de Marilyn Monroe. La caméra filme lentement son appartement au Waldorf Astoria tandis qu'on voit un stylo reproduire exactement son écriture et sa signature. Derrière l'écran et derrière le fantôme de Marilyn, un paysage de glace et de neige a été recréé.

Au milieu du Palais, on découvre une scène vide mais sur laquelle résonnent les pas des danseurs (absents) de Cunningham (Parreno a fait la scénographie d'une récente exposition Duchamp, Cunningham, Rauschenberg, à Philadelphie et Londres).

Zinedine Zidane

Théâtre, poupées, fantômes, absence : le cérémonial de Parreno se poursuit en sous-sol. On reste assis quelques instants pour voir sur toute la surface, des sculptures de néons, scintiller à tour de rôle comme à Broadway.

Il reprend aussi, sur 17 écrans simultanés, une des vidéos qu'il a faite avec Douglas Gordon : filmer lors d'un match réel, sous tous les angles, Zinedine Zidane. Le film suit chaque mouvement du joueur et le spectateur peut les voir d'un écran à l'autre, avec en musique de



À l'entrée du Palais de Tokyo, le "mur" de diodes qui se l'éteint à "The wonder" (2001)

fond, les clameurs du stade. Mais ce qui ressort est bien sûr, d'abord la solitude mélancolique du footballeur, seul face à son destin.

La mélancolie étant un autre fil possible à cette exposition hors-norme.

À l'entrée, un écran particulier projette plusieurs films : il est fait de milliers de diodes lumineuses et quand elles s'éteignent on ne voit plus que des fils.

Au terme de l'expo, il ne faut pas rater le film performance dans l'ancienne et fantomatique salle de cinéma. On y projette la vidéo du personnage du manga japonais, Annlee. Parreno en avait racheté les droits avec d'autres artistes comme Huyghe, pour ressusciter Annlee. Mais au Palais de Tokyo après la courte vidéo, et en boucle, on a la surprise magique de voir surgir une vraie Annlee en chair et en os, une petite fille de dix ans qui avance doucement au milieu des spectateurs, parle à mots calmes, en bougeant lentement les mains. Elle nous interpelle, nous remercie d'être là et conclut mystérieusement en nous demandant "*la différence entre un signe et la mélancolie*".

C'est Tino Sehgal, l'artiste qui crée des performances dans les musées (qu'il interdit qu'on photographie) qui a monté l'opération pour Parreno en préparant une dizaine de filles à jouer à tour de rôle, chaque jour, de midi à minuit ! Un moment très beau et mystérieux au fond du Palais enchanté et en ruine.

→ Philippe Parreno, "*Anywhere, anywhere out of the world*", jusqu'au 12 janvier, tous les jours sauf mardi, de midi à minuit. A Paris avec Thalys, à 1h20 de Bruxelles, 25 trajets par jour.